

RAMIREZ, Bruno, *La ruée vers le Sud. Migrations du Canada vers les États-Unis 1840-1930* (Montréal, Boréal, 2003), 277 p.

Patricia A. Thornton

Volume 58, numéro 3, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/011636ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/011636ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thornton, P. A. (2005). Compte rendu de [RAMIREZ, Bruno, *La ruée vers le Sud. Migrations du Canada vers les États-Unis 1840-1930* (Montréal, Boréal, 2003), 277 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 58(3), 439–442.  
<https://doi.org/10.7202/011636ar>

intentionnés du gouvernement de comprendre et de plus ou moins contrôler leurs possessions d'outre-mer ne peut être contredite. Cependant, les résultats de l'auteur ne pourraient-ils pas démontrer que la difficulté de mettre en application les plans et les principes directeurs – en somme les politiques impériales – découle des grandes distances et des moyens de communication disponibles plutôt que de l'absence de directives? Les nouvelles interprétations de l'absolutisme et de l'administration impériale britannique citées abondamment par Pritchard sont instructives à cet égard. Elles mettent en évidence, non pas la soumission des élites locales à celles de la Métropole, mais plutôt l'établissement de processus de négociation, ou même d'alliances pragmatiques, personnelles, reliées au patronage entre les deux parties; et elles décrivent des politiques caractérisées par une organisation confuse, un empiétement de juridictions, des plans souvent contrecarrés. Toutefois, elles soulignent aussi que les hommes d'État ont été guidés par les politiques royales, sans que celles-ci déterminent cependant à elles seules leurs prises de décision.

Ce livre est de toute évidence le fruit d'une longue période de réflexion et de recherche. En raison de ses qualités – et de ses conclusions provocantes – il oblige à repenser les questions fondamentales concernant chacune des colonies et l'évolution générale de l'empire. En somme, ce livre est essentiel pour tous les historiens spécialistes des questions coloniales, de l'Europe moderne, du monde atlantique, quelque soit leur champ de recherche, et pour tous ceux qui s'intéressent aux nouvelles interprétations de l'histoire impériale française et de l'histoire impériale en général.

ROBERT S. DUPLESSIS

*Département d'histoire*

*Swarthmore College*

*Traduction : André Poulin*

RAMIREZ, Bruno, *La ruée vers le Sud. Migrations du Canada vers les États-Unis 1840-1930* (Montréal, Boréal, 2003), 277 p.

**D**u milieu du *xix<sup>e</sup>* siècle jusqu'à 1930, le Canada fut l'un des plus grands bassins de population et de main-d'œuvre des États-Unis. Cependant très peu d'attention a été accordée à ce déplacement important de population, à l'exception des Canadiens français qui ont quitté le Québec au *xix<sup>e</sup>* siècle. À l'aide de sources, inédites pour la plupart, et de quelques sources déjà

connues, Bruno Ramirez contribue grandement à combler cette lacune. S'appuyant principalement sur le *Soundex Index to Canadian Border Entries to the United States*, dressé par le US Immigration and Naturalization Service, son livre *La ruée vers le Sud. Migrations du Canada vers les États-Unis 1840-1930* offre la première analyse à l'échelle continentale de ce mouvement de masse, en présentant son contexte transatlantique, ses caractéristiques régionales importantes et le double rôle du Canada à titre de destination et de réservoir de migrants. Ramirez s'appuie sur les études magistrales qu'il a réalisées sur les mouvements des migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique. Dans son nouveau livre (publié en anglais en 2001), il place la migration canadienne au centre de l'histoire canadienne et états-unienne, et situe dans leur contexte historique des questions actuelles telles «l'exode des cerveaux» et l'immigration illégale vers les États-Unis par la «porte de derrière», le Canada. Bien documenté, ce livre des plus utiles plaira principalement aux spécialistes étant donné l'abondance des renseignements et sa structure qui rend le récit peu fluide.

Le premier des cinq chapitres retrace les principales causes du grand exode canadien et offre une mise en contexte nécessaire pour la suite du livre. Le chapitre deux traite de l'apparition de la «frontière» en tant qu'obstacle au déplacement. Les États-Unis y ont introduit des contrôles de plus en plus rigoureux entre 1902 et 1924 afin d'enrayer l'entrée des personnes considérées comme indésirables (les illettrés, les «étrangers indésirables», les indigents, les malades et les personnes immorales) ; ce qui a aussi empêché les Canadiens de se rendre librement aux États-Unis. Les chapitres trois, quatre et cinq représentent le cœur de l'ouvrage : Ramirez y livre les résultats de son analyse des données relatives aux passages à la frontière de 1906 à 1930. Le chapitre trois traite des Canadiens français (21%), le chapitre quatre, des Canadiens anglais (57%) et le chapitre cinq s'intéresse à ce que Ramirez nomme les ré-émigrants, des Canadiens nés à l'étranger qui s'établissent aux États-Unis après avoir vécu un temps au Canada : ce groupe a été peu étudié, même s'il représente un quart de tous les émigrants canadiens.

En raison de la nature des sources utilisées, *La ruée vers le Sud* ne nous offre pas une analyse culturelle étoffée, et ne présente ni les conséquences de l'immigration ni sa signification sur la vie de ceux qui l'ont vécue. Il n'apporte pas, non plus, de réponses à des questions théoriques plus larges comme l'a fait Betsy Beattie dans *Obligation and Opportunity*, une étude consacrée à la migration féminine des Maritimes vers les «Boston States» au cours des années 1880 et 1920 (que ne cite pas Ramirez). Cependant

l'ouvrage de Ramirez comble un déséquilibre majeur dans l'historiographie canadienne, qui a jusqu'à maintenant davantage porté sur la migration des Canadiens français du Québec vers les villes textiles de la Nouvelle-Angleterre. En fait, le mouvement moins visible des Canadiens anglais était trois fois plus important. L'intégration des Canadiens anglais à la société américaine fut plus rapide, puisqu'ils n'ont pas édifié d'églises, de sociétés de bienfaisance ou d'autres institutions culturelles ethniquement distinctes, ni, de manière générale, créé de quartiers ethniques ou produit des documents caractéristiques. Ramirez s'appuie sur des sources arides, mais incroyablement riches en données statistiques – registres de la frontière sur plus de 21 000 émigrants, recensements et rapports publiés – afin de fournir des renseignements concernant l'âge, le sexe, le statut matrimonial, le lieu d'origine et de destination, ainsi que les relations personnelles des migrants canadiens.

Les conclusions générales sont présentées de façon convaincante et appuyées rigoureusement par les données. Ramirez démontre qu'il y a une continuité fondamentale dans la configuration spatiale et sociale de la migration canadienne vers les États-Unis. La plupart des migrants se sont déplacés à l'intérieur de leur région continentale vers de grandes et de petites villes près de la frontière, en s'appuyant sur de larges réseaux de parenté et de voisins établis de longue date. Pour l'essentiel, les migrants étaient des jeunes hommes célibataires âgés de 15 à 30 ans, même s'il y avait aussi des femmes. Parmi celles-ci, certaines cherchaient du travail, d'autres étaient des épouses et des mères. L'auteur démontre de façon convaincante certaines différences, que l'on soupçonnait, entre les migrations franco-canadienne et anglo-canadienne. La plupart des Canadiens français qui sont allés travailler dans les villes textiles de la Nouvelle-Angleterre étaient relativement pauvres, venaient de régions rurales et étaient généralement illettrés, alors que les migrants canadiens-anglais, qui s'établissaient dans des régions plus variées aux États-Unis, étaient en plus grand nombre des hommes d'affaires, des professionnels, des contremaîtres, des cols blancs et des ouvriers qualifiés. Malgré ces différences, Ramirez montre que les migrants canadiens de langue anglaise et ceux de langue française partis s'établir aux États-Unis au cours du *xx*<sup>e</sup> siècle étaient à bien des égards semblables. Une analyse démographique fine lui a permis de remettre en question l'idée dominante des « deux Canadas » en terre américaine, voulant que les Canadiens de langue anglaise et ceux de langue française venaient de deux régions séparées et distinctes du pays.

Étant donné que les trois mouvements migratoires ont beaucoup en commun, l'organisation de la matière, quelque peu maladroite, entraîne de nombreuses répétitions. La présentation des trois mouvements, à travers trois récits et trois séries de données statistiques, voile la dimension régionale distincte des « grands exodes canadiens ». L'Ontario, le Québec, les Maritimes, les Prairies et la Colombie-Britannique possédaient des contextes politique et économique différents, qui ont profondément marqué la nature et le processus de la migration. Le poids relatif des forces répulsives et attractives différait d'une région à l'autre. Or, Ramirez ne fait pas le lien entre cette réalité et la sélectivité des migrants. Il passe aussi sous silence l'importante question de l'impact de cette gigantesque et constante émigration sélective sur la santé économique de plusieurs régions canadiennes. Alors qu'il fait allusion à l'importance des sommes d'argent envoyées du Canada vers la Grande-Bretagne et l'Italie, il ne mentionne aucunement l'étendue de ce phénomène entre les États-Unis et le Canada.

Ramirez apporte une rectification nécessaire à nos idées préconçues des « deux Canada », présente un troisième type de mobilité et dépoussière une histoire des plus importantes autant d'une perspective canadienne qu'américaine. Globalement, *La ruée vers le Sud* est une riche contribution, bien documentée, de l'histoire relativement négligée, mais essentielle, de la migration des Canadiens vers les États-Unis entre 1840 et 1930, qui doit être lue autant aux États-Unis qu'au Canada.

PATRICIA A. THORNTON

*Department of Geography, Planning and Environment*

*Concordia University*

*Traduction : André Poulin*